

PSYCHOLOGIE DU BON SAUVAGE

Depuis qu'il y a des hommes civilisés, et qui pensant, on assiste à un procès en règle de la civilisation. Boudée classique d'enfant prodigue. Par ressentiment contre l'individu actuel, corrompu par la vie en société, par le progrès technique, on fait l'éloge de l'homme des cavernes ou des peuplades primitives, habités par le pur instinct de la nature, épargnés par la décadence des mœurs. Nous sommes désormais habitués à ces frénésies de retour en arrière, à ces nostalgies, à ces petits dégoûts de soi-même des temps trop raffinés. Eloignement dans le passé ou dans l'espace, âge d'or ou Polynésie: voilà de sérieux recours pour une époque moderne, quêtuse d'aventure, avide de changement. On peut suivre, au fil des siècles, cette lignée, badine ou précheuse, habile à chanter le règne de Saturne ou à dessiner, en images pieuses, les travaux et les jours du Tahitien de Bougainville.

Il appartenait au cinéma américain de coloniser pour nous une jungle saint-sulpicienne; il nous l'offrit meublée, garnie de bêtes féroces et d'un acrobate solitaire. Ainsi naquit pour la toile blanche le personnage de Tarzan, qui devait connaître, sous ses diverses incarnations, une immense fortune.

Ce fut sans doute une affaire de producteur avisé; mais laissons là les marchands du temple, et découvrons plutôt la singulière religion qu'on nous propose. Car nous ne sommes plus aux temps héroïques où l'on exigeait seulement de Tarzan qu'il eût

de bons muscles, un torse puissant et le talent du saut périlleux: où l'on s'efforçait de satisfaire, sans arrière-pensées, l'appétit d'exotisme du spectateur. On fait aujourd'hui bon marché de ce qui pourrait être l'élément pittoresque et valable de ce genre de films: l'authenticité de paysages neufs, la saisie sur le vif d'un monde ignoré, la surprenante beauté d'une terra incognita. Tout est présenté sous un emballage standard de lianes et de séquoias, et pimanté d'un quarteron d'éléphants Amar blanchis sous le harnais. Entre temps la fable a vieilli; elle a attrapé les courants d'air de l'époque. Ce n'est plus une histoire sans paroles: on nous sert la moralité en filigrane. Une moralité soigneusement filtrée, sans danger pour le train du monde, où se cache peut-être, paradoxalement, une propagande diffuse. Hollywood a de ces roueries.

Il faut éviter en effet de croire trop naïvement à l'histoire du bon sauvage proposé en exemple à une société pourrie. Le cinéma américain se garde d'introduire le loup dans la bergerie, et si l'on ne parque pas Tarzan dans une réserve à Peaux-Rouges, si on lui laisse sa liberté, si on lui accorde cette audience, c'est qu'il n'a certainement pas mauvais esprit. La civilisation américaine, prudente, ne se fronde qu'à bon escient, et dans de saines limites. Elle se moque spirituellement de ses travers amusants, de ses légers ridicules, sans toucher à l'essentiel. Tarzan ne brise aucune idole. Tout au plus lui permet-on, histoire de faire rire le parterre, certaines rencontres brusquées avec les pièges modernes, des étoupements de Huron candide, des impatiences de colosse inadapté. Il se jette tout habillé sous un appareil à douche, et malmène le téléphone avec la gaucherie voulue. Puis, le

naturel revenant au galop, il se rend vite compte qu'on peut s'accomoder de la jungle urbaine; que le fouillis des gratte-ciels est propice à d'impressionnantes envolées, et qu'il n'est pas interdit de risquer, du pont de Brooklyn, un plongeon de haut vol. On ne saurait parler ici de satire: et lorsqu'il s'agit de ses démêlés avec les gens de la ville, le cinéma, toujours nuancé, distingue entre les bons américains et les mauvais. Un exemple de choix en est le procès qui oppose Tarzan aux kidnappeurs de son fils. Tarzan débouchant, avec sa rude franchise, dans le panier de crabes de la procédure: beau sujet de prix de Rome pour magazine colorié. Mais notre boy-scout, parmi le menu fretin des franches canailles et des robins véreux, tombe infailliblement sur le juge intègre chargé de sauver l'honneur de la civilisation: et l'on scelle, à coups de shake-hands attendris, l'entente de principe des grands singes d'Afrique et du barreau new-yorkais.

Ce n'est pas par hasard que Tarzan et son magistrat-témoin se trouvent finalement d'accord pour chanter l'antienne de cette justice sommaire, qui se borne à expédier les affaires courantes, et à démêler grossièrement le blanc d'avec le noir. Tarzan lui-même appartient à la famille de ces justiciers hors-la-loi, chargés par des imprésarios bien pensants d'exécuter sur le devant de la scène une parodie de justice; de ces desperados grandis loin de la foule, dans le culte de la solitude, et dont le coup de pouce dédaigneux à l'aventure humaine ne révelent qu'un immense mépris des hommes. Justice à grand fracas, qui ne menace rien. Mais il est reposant de faire deux heures d'anachronisme, de croire un court moment que les cabrioles d'une fantasia de Buffalos Bills,

ou les prouesses d'un Zomgano géant, arrivent à fabriquer un monde meilleur.

Car il y a en chaque spectateur un fidèle du deus ex machina, arrangeant et sympathique, et toutes les salles obscures, avec l'optimisme d'une âme d'enfant, savent d'avance qu'une tyrolienne de Tarzan sauvera au bon moment la veuve et l'orphelin. Peu à peu s'accrédite ainsi le mythe du héros aux muscles d'acier, qui ne compte que sur lui-même, et brise les fusils du mauvais blanc pour lui faire comprendre que l'uppercut et le catch-as-catch-can sont des moyens plus propres et tout aussi efficaces, de faire respecter en ce bas-monde le droit et la civilisation. C'est toujours cela de gagné pour le bon équilibre de la société, si l'on peut doucement convaincre l'honnête public que la race des vengeurs solitaires n'est pas éteinte, que les choses peuvent s'arranger à l'amiable avec les pirouettes d'un surhomme arriéré, et qu'il suffit d'une roucoulade de Tarzan, papillonnant de liane en liane sur le sentier aérien de la guerre, pour semer la panique dans le grand troupeau des veaux d'or. On compte bien que le spectateur s'habituerà petit à petit à préférer l'élégance voyante d'un Zorro masqué, ou les jongleries périlleuses d'un poids lourd des savanes, au coude à coude moins spectaculaire des hommes de bonne volonté.

Tout cela n'est encore qu'apparence. Tarzan au fond est infidèle à sa légende. Ses exploits ne dépassent guère la limite de la jungle; et si le scénario lui impose de se colleter avec la société, c'est la société qui fait le voyage. Tarzan travaille à domicile. Il ne ressent nullement le besoin d'aller porter la bonne nouvelle, de quêter l'aventure, de jeter de temps en temps un défi à la société. Il a des goûts trop casaniers

pour jouer au chevalier errant. C'est l'optique populaire, généreuse et simplificatrice qui a fait un justicier de ce bagarreur bien doué. Et l'on peut même se demander s'il est juste de voir, dans le pauvre blanc qui implore la clémence du maître de la jungle, le visage peureux et sournois de la civilisation moderne. Si le cinéma met si souvent Tarzan aux prises avec des ennemis casqués et bottés, ce n'est pas parce que le bon sauvage a raison contre les aventuriers retors, et qu'il faut montrer l'innocence primitive déjouant, à la manière forte, les calculs et les ruses d'un monde pervers : c'est plus simplement parce que l'habitant de la jungle a les manies d'intolérance, l'égoïsme ombrageux du propriétaire.

Tarzan, très chatouilleux sur le chapitre de sa tranquillité personnelle, veut se sentir maître chez lui. Quand il lance la faune équatoriale à l'assaut des explorateurs venus dans son domaine faire leur plein de léopards, ce steeple-chase ne symbolise pas la révolte de la pureté originelle, des libres instincts contre une société où tout n'est qu'esclavage et perfidie : c'est le mouvement d'humeur à grand spectacle du premier occupant, qui se débarasse d'une cargaison de fâcheux. La ménagerie lâchée, l'ordre règne sur les Hauts Plateaux. La paix chez soi et la douceur du home : voilà la devise de Tarzan. Profession de foi un peu courte, et qui jure avec la farouche grandeur de la jungle.

Mais il suffit de ne pas s'arrêter aux dehors flatteurs, au côté Grand Cirque de la chose, et de bien y regarder, pour s'apercevoir que l'aventure de Tarzan n'est rien d'autre que le rêve de l'Américain ordinaire, maquillé par la fiction romanesque, transplanté dans un cadre inhabituel. Tarzan, durant son séjour à Hollywood,

s'est fait inoculer par mégarde quelques solides principes de civilisation. Cet athlète d'origine inconnue, qui a su échapper à tous les traquenards d'une terre féroce, qui a réussi à imposer sa souveraineté au peuple difficile de la jungle, n'est-ce pas comme une transposition pittoresque du self-made-man, parti de rien, luttant contre vents et marées pour devenir, après une nuée de petits métiers précaires, requin de finance ou capitaine d'industrie? Tous les moyens sont bons pour persuader le boy crasseux de Lexington Avenue qu'il a dans sa masette de cirneur le sceptre du roi du pétrole. Et, lorsqu'on voit sur une simple injonction de Tarzan, les carnassiers de tout poil obéir au doigt et à l'oeil, il est permis de songer, par une anticipation inoffensive, à un monde mieux organisé, où le grand patron n'aurait pas à compter avec la marée grondante des grèves et des revendications. Cela ne fait de mal à personne, en attendant mieux, de conter en style Médrano cette belle réussite de dressage.

De toutes façons, ce sont là des rêves encore luxueux. L'imagination des scénaristes qui ne manque pas de détours, a pris soin de présenter son héros sous diverses perspectives, et d'accommoder aussi Tarzan à l'idéal plus modeste de la masse américaine: un bon job, une chaumière et un coeur. On a embourgeoisé Tarzan: le seigneur de la jungle s'est mis dans ses meubles et a fondé une famille.

Un beau jour Hollywood publie les bans sans crier gare: et le public s'habitue à voir glisser dans les airs, l'un portant l'autre, Tarzan et sa compagne, une jolie brunette court vêtue: il ne reste plus au jeune ménage qu'à adopter Boy, cupidon joufflu et déluré sous ses bouclettes de petite fille modèle, et à construire, dans les basses bran-

ches d'un baobab, ma maisonnette du couple parfait. La nature a prévu, pour les tremettes quotidiennes de la famille, un marigot d'eau claire, où croise, à titre de couleur locale, une escadré de crocodiles dûment stylés; et la guenon Cheeta, proluxe et chapardeuse, va à la cueillette des mangues, avec le zèle et le franc parler malicieux des vieux serviteurs chevronnés. On coule là, parmi les occupations journalières de monsieur, les menus soucis ménagers de madame, et l'éducation du jeune Boy, les journées paisibles de la famille américaine idéale.

Solution édifiante et tout à fait conforme aux souhaits profonds de Babitt. C'est, si l'on veut, le visage flatté, l'image retouchée de la civilisation: un essai cocasse pour aérer le monde moderne, et l'amputer, sans que mort s'ensuive, des importunités du téléphone, des cuisines électriques et des crises de logement. L'essentiel est de flatter les goûts intimes du spectateur; de le détourner des questions urgentes, en le faisant rêver à l'aise aux problèmes plus roses de sa lune de miel et de son emménagement.

Comme le bon citoyen cependant a besoin de temps à autre d'un réveil en fanfare, et qu'il n'est rien de tel qu'une petite conflagration mondiale pour oublier un instant le goût fade du bonheur, Tarzan, après avoir joué à la dinette, va jouer à la guerre. La mode de la fleur au fusil sévit alors dans les studios de Californie: Clark Gable fait au dessus de l'Allemagne son temps de forteresse volante, Mickey Mouse corse de sa présence les dessins animés graphiques de l'armée de l'air, et Tarzan ne peut que s'engager à son tour. C'est un des épisodes les plus savoureux de cette histoire humoristique.

Tarzan fut donc mobilisé, tout comme un bon natif du Minnesota. On n'emprisonna pas ses pectoraux photogéniques dans un battle-dress; il lutta en franc-tireur. Les nazis débarquaient un beau jour à Palandrya, pour s'emparer des gisements de pétrole de l'endroit; et Tarzan l'invincible massacrait le corps expéditionnaire allemand. Le pétrole était sauf, et l'Amérique se réservait peut-être, en guise de happy-end, d'installer sur cette terre promise ses derrycks et ses capitalistes dorés.

Il est significatif que le maître de la jungle n'ait pas ignoré Hitler, et qu'il ait joué sa partie dans le règlement de comptes des sociétés policées. C'est que Tarzan marche avec son époque. Sous couvert de défendre sa jungle; il prend fait et cause pour les démocraties alliées. Le bon sauvage protège au besoin le droit et la civilisation, et l'on confiera bientôt à ce grand enfant le jouet atomique qu'il mérite. Ne nous laissons donc pas abuser par cette fausse expoésie du dépaysement, par tout un exotisme de pacotille, par l'accueil hostile que le maître de la jungle réserve à ses visiteurs d'occasion.

Derrière l'imagerie enfantine et les conventions du genre, derrière l'antique fable du pur héros qui vit loin des hommes, se profilent une tournure d'esprit, des mots d'ordre, un idéal très américains; Tarzan, en dépit de son élocution rudimentaire, parle un langage made in U.S.A. Jane, avec sa robe échancrée au plus juste, s'habille à l'arrière boutique de l'office Hays, et les gagmen d'Hollywood, en peine de tartes à la crème, ont dressé la guenon Cheeta, à bombarder de fruits gluants la corne des rhinocéros. La jungle de Tarzan est un ranch des faubourgs de Los Angeles, et Weismuller, une fois terminées

minées ses flâneries dans les ramures, retrouve le complet de cheviotée et la cravate bigarrée du Yankee moyen. Tant pis pour la légende! Le splendide isolement des Robinsons est un leurre, et la forêt vierge n'est plus assez dense pour arrêter toute rumeur du monde. Tarzan peut bien faire les gros yeux aux Blancs qui se risquent sur ses terres, et revendiquer son espace vital: c'est une colère de gosse trop gâté. On a apprivoisé le paysan du Danube. Il y a beau temps que l'homme s'enge d' E. R. Burroughs est devenu citoyen d'honneur de la libre Amérique.

MICHEL FLACON